

## Petite revue de philosophie

# Langue et Nation ou Langage et Région

Claude Gagnon

---

Volume 4, numéro 1, automne 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105582ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105582ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Gagnon, C. (1982). Langue et Nation ou Langage et Région. *Petite revue de philosophie*, 4(1), 127–156. <https://doi.org/10.7202/1105582ar>

**Langue et Nation**  
**ou**  
**Langage et Région**

Claude Gagnon

*Professeur au département de philosophie*

La question philosophique rattachée à ce thème consiste à s'interroger sur le degré de nécessité que l'on devrait supposer entre la langue et la nation.<sup>1</sup> Se demander par exemple si la langue est le facteur dominant la définition d'une nation ou seulement un facteur composant avec la race, la culture ou même le territoire? Ou se demander si la nation ne serait pas le creuset de la langue? La langue fait-elle la nation ou l'inverse, ou sinon quel est le rapport entre ces deux entités qui

1. Conférence donnée lors du panel «Langue et Nation» organisée par la Société de Philosophie de l'Outaouais, 29 mars 1978. Certains arguments sont repris d'une polémique impliquant John Macnamara professeur au département de Psychologie de l'Université McGill («La Philosophie du livre blanc: des postulats dépassés sur les liens entre langage et pensée» dans *Le Devoir*, 5 mai 1977) et l'auteur («Une réfutation trop facile de Whorf à partir de choses qu'il n'a jamais enseignées» dans *Le Devoir*, 25 mai 1977).

se rencontrent dans la dialectique de notre histoire contemporaine?

Tous les soirs, dans le journal, nous lisons des propos qui mettent en rapport la langue et la nation. La question se pose dans plusieurs pays: si la langue est un facteur suffisant à la formation d'une nationalité, alors une foule de minorités linguistiques peuvent se définir comme nation. Et sachant que la nation est précisément le terme central de la définition de la souveraineté politique, alors une foule de petites nations ont droit à cette souveraineté et à leur admission aux Nations Unies avec les quelques 180 autres.

Cependant la langue n'est pas un facteur suffisant de nationalisation: un peuple peut posséder sa langue sans pour autant faire son unité nationale, ce peuple ne se percevant même pas comme une nation. D'autre part, la nation ne joue aucunement un rôle déterminant dans l'apprentissage de la langue: un individu peut apprendre une langue suffisamment pour la traduire en dehors de tout préjugé nationaliste. C'est que nous avons affaire ici à deux définitions de la langue et à une définition obtuse de la nation. La remarque majeure de Ferdinand de Saussure sur le double aspect de la langue tient encore aujourd'hui: la langue est à la fois une institution sociale et un système de signes. Dans le cas du peuple qui a une langue mais pas de nationalité nous parlons de l'institution sociale, dans le cas de l'individu qui apprend une langue étrangère nous parlons du système de signes. Et notre définition de nation est mauvaise puisque la nation est un concept politique négatif dans le premier cas et un concept culturel aussi négatif dans le second cas. Voyons quelles sont les difficultés qui concernent la définition des concepts

de langue et de nation; une brève exploration de chacun d'eux nous permettra de faire surgir les concepts qui sont vraiment en cause dans ce rapport dialectique qui fait problème. Pour faire ce travail je n'entreprends pas l'étude systématique des rapports historiques entre la langue et la nation. Je montre simplement comment ces deux concepts peuvent nous informer par leur interférence. Pour reproduire l'interférence il suffit de se pencher brièvement sur deux ou trois livres choisis. Et d'écouter leur questionnement propre comme, permettez-moi l'expression familière, le son d'une cloche qu'on juxtapose à celui d'une autre.

### **La langue**

Exposer les difficultés entourant la formation d'un concept ou déconstruire ce concept c'est tout un. À ma connaissance l'un des exposés les plus synthétiques de la déconstruction du concept de langue figure dans le recueil d'articles de Benjamin Lee Whorf édité par John Carrol sous le titre original *Language, Thought and Reality, Linguistique et antropologie en français*.<sup>2</sup> Par profession, Whorf n'est pas un linguiste, c'est un ingénieur chimiste qui fait de l'anthropologie philosophique. Il utilise la linguistique certes mais contrairement à ce qui fait le propre de la définition d'un linguiste, il ne réduit pas le sujet de sa recherche à la langue. Et s'il réduit la logique naturelle aux cryptotypes grammaticaux de la communauté linguistique, il ne replace pas moins la langue dans une cosmologie englobant un comportement langagier à fonction ontologique. La langue n'est que la surface

2. Paris, Denoel - Gonthier, 1969.

trompeuse - parce que surface - de la majeure partie de la signification qui réside, elle, dans le sous-sol de ce qui est dit: la situation concrète influe sur les sens des mots, la langue est beaucoup plus un usage qu'un système. Tel est le sens profond de ce qu'on appelle souvent l'hypothèse Whorf-Sapir: d'une certaine manière la pensée d'un peuple a son origine dans sa langue: «Chaque langue comprend des termes qui en sont venus à exprimer un champ de référence cosmique, qui cristallisent en eux-mêmes les postulats de base d'une philosophie informulée, et dans lesquels est contenue la pensée d'un peuple, d'une culture, d'une civilisation, voire d'une ère. Tels sont les mots «réalité, substance, matière, cause.»<sup>3</sup> Mais cette langue ne devrait jamais, selon Whorf, être considérée comme un «processus biologiquement organisé».<sup>4</sup>

La langue est un phénomène culturel présent dans la fonction psychique que Whorf à la suite de Jung appelle «pensée». Et Whorf de préciser que les trois autres fonctions, le sentiment en particulier, ont elles aussi des teintures linguistiques. Car dans la psychologie de Jung, le sentiment et surtout la pensée sont les modes de connaissance rationnels. Et ce sera l'une des remarques les plus judicieuses de Whorf de souligner la distinction entre le rationnel et le conscient. «En fait, dit Whorf, il arrive fréquemment que les catégories implicites soient plus rationnelles que les catégories explicites. L'absence de genre en anglais est plus rationnelle, plus proche de la réalité, que la distinction des

3. «Un modèle amérindien de l'univers», dans *Linguistique et anthropologie*, p. 13.

4. «Considérations linguistiques sur le mode de pensée dans les communautés primitives», *op. cit.*, p. 21.

genres en latin et en allemand.»<sup>5</sup> Bien sûr Whorf démontre que la signification, le contenu sémantique dépendent des structures syntagmatiques qui les précèdent: «La signification ou le contenu sémantique ne procède pas des mots ou des morphèmes, mais des rapports structurés entre les uns ou les autres»;<sup>6</sup> il accepte de réduire le morphème au lexème quoiqu'il préfère encore la notion de «terme».<sup>7</sup>

Mais pour Whorf, et c'est là pourrait-on dire la seconde hypothèse du philosophe, la nature et la langue ont peut-être des affinités internes.<sup>8</sup> Voilà pourquoi il faut parler de langage à fonction ontologique. Car si d'une part «nous découpons la nature suivant les voies tracées par notre langue maternelle»,<sup>9</sup> d'autre part la langue n'est qu'un des niveaux de l'ordre linguistique général qui porte pour nom le langage.<sup>10</sup>

La langue ne serait que l'activité noministe.<sup>11</sup> La langue aurait pour fonction la lexation qui correspond à une segmentation dans l'ordre du contenu pensé. Mais le langage offrirait d'autres activités permettant une «expression de la pensée»<sup>12</sup> d'ordre «non-lexical».<sup>13</sup> En fait la «lexation», fonction propre de la langue dépend toujours de la «structuration» permise par la

5. *Ibid.*, p. 47.

6. *Ibid.*, p. 22.

7. «Les langues et la logique», *op. cit.*, p. 173.

8. «Langage, esprit et réalité», *op. cit.*, p. 188.

9. «Science et Linguistique», *op. cit.*, p. 129.

10. «Langage, esprit et réalité», p. 194.

11. J'emprunte le terme à Claude Panaccio, «La métaphysique et les noms» dans *Culture et Langage*, Montréal, HMH, 1973, p. 255-259.

12. «Langage, esprit et réalité», p. 200.

13. *Ibid.*, p. 196.

configuration des modèles,<sup>14</sup> des «systèmes»,<sup>15</sup> des «catégories»<sup>16</sup> du langage utilisé. Et Whorf de résumer la situation: «L'individu est tout à fait inconscient de cette organisation (celle du langage), bien qu'il soit sous sa totale dépendance.»<sup>17</sup> Cette organisation de langage, Whorf la qualifie de psychique, il parle d'un esprit supérieur distinct de la somme des personnes individuelles qui parlent les lois de ce langage. Ainsi c'est tout le concept de signification qui jouit dès lors d'une promotion dans sa fonction. Signifier est beaucoup plus que référer: «La référence n'est que relativement fixe»,<sup>18</sup> «la référence n'est que la composante mineure de la signification: la structuration est la partie la plus importante».<sup>19</sup> «Ce sont les phrases, et non les mots, qui forment l'essence du discours.»<sup>20</sup>

Dans cette voie on pourrait même ajouter d'autres unités signifiantes pré-lexicales ou pré-nominales: le chapitre avant la phrase, la collection avant le livre, etc. Nous voyons bien, rendus ici, qu'il ne s'agit plus de linguistique au sens technique du terme mais bien d'«épistémologie»<sup>21</sup> ou même de gnoséologie. C'est l'objet de la recherche qui est linguistique: c'est sur les langues qu'on travaille. Mais les langues demandent non seulement d'être comparées mais aussi bien contrastées les unes par rapport aux autres. Whorf emploie

14. *Ibid.*, p. 201.

15. *Ibid.*, p. 202.

16. *Ibid.*, p. 216.

17. *Ibid.*, p. 201.

18. *Ibid.*, p. 205.

19. *Ibid.*, p. 208.

20. *Ibid.*, p.204.

21. *Ibid.*, p. 202.



l'expression de «linguistique contrastée» et nous donne la définition de cette «science» qui s'annonce comme la «future technologie de la pensée».22 Et l'objet de cette science est la langue définie par trois concepts: «grammaire, logique et analyse générale de l'expérience».23 Et ce qui est vu dans la grammaire ce n'est pas seulement le degré de sophistication des chimies lexicales mais bien le fait que «la «segmentation» est un aspect de la grammaire encore très peu étudié par les grammairiens».24

Ce qui compte pour Whorf c'est la segmentation, le découpage, l'organisation du flux de l'expérience. Il ne s'agit pas ici du découpage sémantique mais bien du découpage qui «fournit les unités du lexique».25 L'art et le sport seraient deux de ces unités en occident.26 Le domaine linguistique analysé «embrasse tout le symbolisme, tous les processus symboliques, tous les processus de référence et de logique».27

La démarche de Whorf ne consiste pas à décrire seulement des faits de langue ou de grammaire, mais elle vise à libérer «l'individu» prisonnier de l'esprit supérieur du langage qui lui masque l'existence de la prison: «Ceux qui utilisent aisément et couramment les systèmes complexes d'une langue sont totalement aveugles et

22. Les langues et la logique, p. 172

23 *Ibid.* p. 172

24 *Ibid.* p. 173

25 *Ibid.* p. 173

26 Rapports du comportement et de la pensée pragmatique avec le langage *op. cit.* p. 112

27 Le langage, esprit et réalité p. 194

sourds à l'existence même de ces systèmes.»<sup>28</sup> L'individu prisonnier du découpage morphologique de sa langue maternelle devient «l'esprit personnel de niveau inférieur»,<sup>29</sup> Et la langue indo-européenne occidentale est peut-être selon Whorf l'entreprise linguistique la plus osée dans sa considération comme définitive de sa propre analyse provisoire de la réalité.<sup>30</sup> Ceci étant peut-être dû au processus de métaphorisation: «En latin, le déplacement sémantique s'est produit en allant du spatial au non-spatial.»<sup>31</sup> Auxquels processus seraient venus se joindre les différents types de lexations issus de la physique de l'Occident: inventions mécaniques, commerces, industries, mesures de plus en plus «objectives» du temps, archives, sciences.<sup>32</sup> Ainsi l'homme occidental cultivé serait convaincu que l'expérience objective précède l'expérience subjective,<sup>33</sup> contrairement à l'homme d'Orient. Une seule exception dans l'Occident: les philosophes. Voilà peut-être ce qui a motivé Whorf à écrire une courte histoire de la philosophie du langage voyant dans ce courant de pensée un apport fondamental pour l'anthropologie, la psychologie et en définitive toutes les sciences humaines modernes.<sup>34</sup>

Cette expérience pseudo-objective régnante en Occident, ce découpage de formes qui s'ignore, le philosophe américain dénonce l'illusion qui en résulte.

28. *Ibid.*, p. 200.

29. *Ibid.*, p. 204.

30. *Ibid.*, p. 212.

31. «Rapports du comportement et de la pensée...», p. 115.

32. *Ibid.*, p. 116.

33. *Ibid.*, p. 115.

34. «Considérations linguistiques...», p. 35 à 44.

Certes il a raison de vouloir confier au langage une autre fonction que celle de nommer le monde. L'important ne serait pas de nommer le monde mais bien de le transcender. La situation de l'homme dans le monde serait d'être *dans* le langage croyant s'*en* servir: notre situation dans le monde ne dépend-elle pas avant tout de notre définition du mot monde et du type de lexiques que nous utilisons pour le percevoir. «Le langage, à travers la lexation, rend celui qui parle plus conscient de certaines sensations psychiques floues; en fait, la conscience qu'elle engendre se situe sur des plans inférieurs au sien propre.»<sup>35</sup> Et ceci vaudrait non seulement pour l'homme de la rue, fut-il cultivé, comme l'auteur nous le soulignait, mais encore pour le scientifique de profession: «La science ne peut encore appréhender la logique transcendantale d'un tel état de fait, car elle ne s'est pas encore libérée des impératifs illusoire de la logique commune, qui ne fait que refléter la structure de la grammaire occidentale aryenne, nécessité d'envisager des substances, qui n'est que la nécessité d'avoir des substantifs à certains endroits de la phrase.»<sup>36</sup>

Voilà donc un bien dur procès pour la langue: un peuple s'emprisonnerait avec sa langue et celle-ci ne serait que la fonction linguistique inférieure, laquelle ne témoignerait aucunement de l'architecture générale de la pensée de ce peuple. Voilà pourquoi les poètes d'une nation seraient si importants puisqu'ils seraient les intermédiaires de cet esprit supérieur qui définit

35. «Langage, esprit et réalité», p. 220.

36. *Ibid.* p. 223.

le système des modèles de référence avant toute référence, les types de lexiques avant toute lexation. Un poète ne travaillerait pas sur la langue qui n'est que la résultante des possibilités morphologiques mais bien sur le langage qui lui est une fonction de type transcendantal par rapport au sens que nous donnons au monde. C'est le système de références, et non les références elles-mêmes, qui contient la pensée du peuple, son comportement issu de l'analyse générale de l'expérience. La langue n'est que le matériau de l'anthropologue pour cerner le langage d'une collectivité. C'est le langage qui donnera le dialecte fondant la dialectique de cette collectivité<sup>37</sup> et non la langue qui elle au contraire est toujours perçue et définie précisément dans la mesure où elle n'est pas qu'un dialecte, un idiome mais bien un système. La langue apparaît donc ici comme le niveau d'apprentissage du système des signes qui s'inscrit en tant qu'institution sociale comme système absolu. Alors que comme système précisément, elle n'est qu'un dialecte parmi tant d'autres. Whorf, on l'a vu, fait plusieurs allusions à l'absence symptomatique de motivation de la part des grammairiens, linguistes et autres scientifiques occidentaux pour la question toute philosophique du rapport transcendantal du langage tant à nos langues qu'aux sciences noministes. Et le fait qu'il aille chercher appui du côté des philosophes et des théosophes ne laisse plus aucun doute sur son allégeance ou son appartenance intellectuelle: Whorf fait de l'anthropologie philosophique et l'objet de sa recherche n'est pas la langue mais la fonction linguistique globale c'est-à-dire le

37. *Ibid.*, p. 184.

langage. Et c'est par un retour sur la langue et sur les rapports entre les catégories grammaticales et les catégories naturelles que les philosophes, «à la fois en Grèce et en Inde»<sup>38</sup> précise Whorf, ont entrepris de déchirer le voile de significations offert par la langue. Whorf n'a travaillé la langue que pour montrer qu'il faut la dépasser. La langue n'est que le produit, la matière du langage. C'est ce dernier qui fabrique la représentation du monde dans tous les domaines de comportement (le sport aussi bien que l'art et la science). La langue n'est que l'indice prévélogé de l'assassinat du réel par l'esprit supérieur.<sup>39</sup> C'est cet esprit supérieur qui constitue peut-être ce qu'on appelle la nation; c'est mon hypothèse de ce soir. La langue n'est pas un facteur suffisant pouvant supporter la vision du monde d'une collectivité (impliquant sport et danse) mais le langage, tel que défini par le philosophe américain, pourrait très bien apparaître comme le personnage ou même l'auteur de la nation. Et comme la langue, la nation serait un concept trop mince, trop abstrait; et il faudrait maintenant trouver un terme qui puisse jouir d'une extension suffisante pour affronter le langage que nous venons de faire émerger.

### **La nation**

Les difficultés entourant le concept de nation sont tout aussi facilement montrables. Elles font l'objet spécifique d'une livre récent écrit par Denis de Rougemont et qui a pour titre *L'Avenir est notre affaire*.<sup>40</sup> L'auteur qui nous avait donné *L'Amour et l'Occident*

38. «Considérations linguistiques...», p. 35.

39. «Langage, esprit et réalité», p. 194 et 201.

40. *L'Avenir est notre affaire*, Paris, Stock, 1977.

a continué son travail d'analyse de l'Occident et de l'Europe et les conclusions qu'il résume dans *L'Avenir* font apparaître précisément un concept central, responsable, selon Rougemont, des nombreux troubles économiques, politiques et philosophiques des temps présents; ce concept c'est celui de la Nation.

Rougemont entreprend de déconstruire le concept de Nation. Il en montre l'origine historique toute récente qu'il situe dans les débuts du XIV<sup>ème</sup> siècle lorsque Philippe Le Bel, roi de France (1285-1314), se définit par rapport et en opposition à l'empire romain de nation germanique.<sup>41</sup> «Du XII<sup>ème</sup> au XIV<sup>ème</sup> siècles, les deux Philippe de France et les trois Édouard d'Angleterre ouvrent la voie des unifications territoriales autour de leur petit domaine héréditaire.»<sup>42</sup> Ces États royaux vont servir de modèle à toute l'Europe<sup>43</sup> puis au monde entier.<sup>44</sup> «Il a fallu cinq siècles exactement (1300-1800) pour préparer l'État-nation, moins d'un siècle pour en imposer le modèle à toute l'Europe, et soixante ans pour le propager au monde entier.»<sup>45</sup> Ces États se distinguent des Empires par leur forme même selon Rougemont (polygone plane plutôt que globe sphérique).<sup>46</sup> Et ce serait la Révolution française (1790-1794) qui aurait fait le passage de l'État royal à l'État-nation,<sup>47</sup> le coup fatal étant donné par l'empereur Napoléon.<sup>48</sup> Cet

41. *Op. cit.* p. 98.

42. *Ibid.*, p. 97.

43. *Ibid.*, p. 103.

44. *Ibid.*, p. 356.

45. *Ibid.*, p. 364.

46. *Ibid.*, p. 98.

47. *Ibid.*, p. 100 et 88.

48. *Ibid.*, p. 104 et 85.

État-nation organisé «en vue de la guerre et bientôt grâce à elle»,<sup>49</sup> opère la «réduction proprement insensée de réalités humaines physiques, spirituelles, culturelles, économiques... à une seule et unique surface géométrique déclarée»,<sup>50</sup> réduit le principe d'union de l'empire au principe d'unité<sup>51</sup> et engendre le terme absolutiste de l'unité nationale<sup>52</sup> qui n'est d'abord et avant tout que la «défense nationale»,<sup>53</sup> «Entre l'État-nation, la Guerre et l'Industrie (servies par la Technique et par les Sciences physiques, qu'elles entretiennent), les liens ne sont plus accidentels mais systémiques.»<sup>54</sup> La langue comme système de signes aurait son homologue dans la Nation comme système de représentations. Le «national» serait un terme tout à fait «abstrait»,<sup>55</sup> le nationalisme n'étant que le «substitut synthétique des réalités communautaires défailtantes»,<sup>56</sup> L'indépendance nationale ne serait que le slogan des promoteurs lorsqu'un moyen de production leur échappe:<sup>57</sup> «La sottise majeure est d'invoquer l'indépendance nationale dans le domaine énergétique»,<sup>58</sup> puisque, comme le démontre l'auteur, «les multi-nationales sont seules capables d'assurer nos indépendances nationales»,<sup>59</sup> La nationalisation est un terme «impropre» et une «notion confuse» qui

49. *Ibid.*, p. 106.

50. *Ibid.*, p. 310.

51. *Ibid.*, p. 98.

52. *Ibid.*, p. 310.

53. *Ibid.*, p. 105.

54. *Ibid.*, p. 105.

55. *Ibid.*, p. 219.

56. *Ibid.*, p. 215.

57. *Ibid.*, p. 69.

58. *Ibid.*, p. 81.

59. *Ibid.*, p. 80. C'est moi qui souligne.

ne signifie qu'un moment de la lutte entre l'État et les grandes industries sur le dos des électeurs,<sup>60</sup> le nationalisme est une «intoxication».<sup>61</sup> Et «l'École devenue obligatoire dans la plupart de nos pays, vers les années 1880 prépare des nationalistes. Elle présente l'État-nation de modèle napoléonien centralisé, uniformisé et territorialement borné»<sup>62</sup>... «jusqu'à l'intoxication chauvine par l'enseignement aux trois degrés, par quelques-uns des meilleurs écrivains de leur époque (Kipling, Barrès, Maurras, etc.), par beaucoup de peintres pompiers, et par la presse tout entière (agences nationales très liées à l'État, Havas, Reuter, etc.)»<sup>63</sup>. «Le seul terme exact est donc étatisation.»<sup>64</sup> Enfin ce qu'on nomme la «souveraineté nationale» n'est donc qu'un terme illusoire<sup>65</sup> pour parler de la «défense nationale».<sup>66</sup> Et ce «complexe État-nation/Armée/Économie industrielle»<sup>67</sup> n'a rien à voir avec la langue. En 1793, rapporte Rougemont, «treize millions de français — soit un peu plus de la moitié de la population d'alors — ignorent totalement la langue de la Nation».<sup>68</sup> Selon l'auteur les États-nations à la fois entités trop grandes pour l'administration de tout le territoire ou trop petites sur le plan d'une intervention au niveau mondial «ont signé leur condamnation aux yeux de l'Histoire».<sup>69</sup>

60. *Ibid.*, p. 307.

61. *Ibid.*, p. 333.

62. *Ibid.*, p. 331.

63. *Ibid.*, p. 219.

64. *Ibid.*, p. 307.

65. *Ibid.*, p. 318.

66. *Ibid.*, p. 105.

67. *Ibid.*, p. 118.

68. *Ibid.*, p. 296.

69. *Ibid.*, p. 287.



La déconstruction du concept de Nation engendre, selon Rougemont, le concept dialectrique sous-jacent qui apparaît comme «en creux»,<sup>70</sup> précise-t-il. Il s'agit du concept de Région: concept que va essayer de construire l'auteur dans la seconde phase de son ouvrage.

La Région est une plus petite unité que la nation.<sup>71</sup> Elle ne correspond pas à un territoire fixe et plan.<sup>72</sup> La région est un concept plus formel; elle peut jouir d'une définition culturelle, historique, etc.,<sup>73</sup> mais jamais économique.<sup>74</sup> Contrairement à la façon dont les étatistes présentent au peuple le concept de la nation, la région pour sa part se présente non comme donnée mais plutôt comme à faire.<sup>75</sup> Unité effective multiple de la collectivité, elle entretient un rapport foncier avec la langue, c'est-à-dire le dialecte parlé, vécu, la «langue première».<sup>76</sup>

Il y a autant de régions qu'il y a de «fonctions régionalisantes»,<sup>77</sup> chacune de ces régions «ayant pour extension *Le territoire de sa réalité*».<sup>78</sup> Bien sûr les différents territoires ne se recouperont pas nécessairement. Et selon un temps et un espace bien régional, un facteur ethnique plutôt qu'un autre primera dans la définition d'une région à construire. Rougemont

70. *Ibid.*, p. 275.

71. *Ibid.*, p. 263.

72. *Ibid.*, p. 290 et 85.

73. *Ibid.*, p. 281.

74. *Ibid.*, p. 298.

75. *Ibid.*, p. 288.

76. *Ibid.*, p. 292.

77. *Ibid.*, p. 291.

78. *Ibid.*, p. 291. C'est Rougemont qui souligne.

admet que c'est la langue qui prime le plus souvent parmi les éléments ethniques (mœurs, coutumes, structures sociales, ressources naturelles). «Une ethnie est une langue d'abord, ou en fin de compte.»<sup>79</sup> Et ces ethnies ne sont que des «régionalismes» en puissance c'est-à-dire des «nationalités minoritaires»<sup>80</sup> dans le contexte général du modèle de l'État-nation. Aux dialectes des différents groupes ethniques correspondraient les dix «nations submergées» de l'État-nation dit français.<sup>81</sup> Division qui n'a rien à voir, en passant, avec cent-dix départements conçus par les stato-nationalistes jacobins.<sup>82</sup> Et c'est en déclarant que «la langue française doit être le ciment de la nouvelle unité nationale»<sup>83</sup> que les jacobins ont pu promouvoir la Nation à la souveraineté absolue<sup>84</sup> en substituant la Nation au Roi comme le représentant de l'État, déroband aux Provinces en même temps qu'à la noblesse les privilèges de la représentation et du gouvernement.<sup>85</sup> Or la Nation comme le Roi sont usurpateurs de la souveraineté et n'ont pu le faire que grâce à *La République* de Jean Bodin parue en 1576.<sup>86</sup> Car il était préférable de lire Bodin plutôt que son rival Johannes Althusius lequel dans la *Politica methodice digesta* parue en 1603 attribuait au peuple seul la souveraineté et la majesté.<sup>87</sup> Et le peuple, constate Rougemont, ce n'est pas l'État.

79. *Ibid.*, p. 292.

80. *Ibid.*, p. 293.

81. *Ibid.*, p. 295 et 317.

82. *Ibid.*, p. 104.

83. *Ibid.*, p. 101.

84. *Ibid.*, p. 229.

85. *Ibid.*, p. 98-99.

86. *Ibid.*, p. 223.

87. *Ibid.*, p. 200 à 222.

L'État ne possède aucun droit sur la langue du peuple,<sup>88</sup> langue qui est toujours multiple et participe à la même valeur de diversité qui définit aussi la région<sup>89</sup> alors que la nation met de l'avant comme nous l'avons vu plus haut la valeur de l'unité. Définie exclusivement à partir d'un ordre donné de finalité la région demeure essentiellement une entité ouverte, plurielle, diversifiée.<sup>90</sup> Le seul vecteur définissant une région consistant dans la nécessité d'une participation d'une communauté touchée par un problème ou un projet bien localisé. Suivant cette lecture la langue vécue n'est jamais nationale comme système de signes mais toujours nationale comme institution sociale pour ne pas dire institution politique, comme chez les jacobins. La langue est l'entité qui participe de la même abstraction que la nation: entités homogènes englobantes et nivelantes qui masquent le principe de variété et de diversité nécessaire à la vie du pays et à l'histoire du peuple.<sup>91</sup>

Il faut donc, si l'on suit Rougemont, «créer des régions et les fédérer»<sup>92</sup> car il n'y a «point de régions sans fédération»,<sup>93</sup> une fédération composée d'une grappe de régions et non d'une grappe de nations s'entend.<sup>94</sup> Le but premier étant d'arrêter la guerre, entité inhérente à la définition et à l'option de la nation, «les régions autonomes et fédérées rendraient impra-

88. *Ibid.*, p. 293.

89. *Ibid.*, p. 293.

90. *Ibid.*, p. 256.

91. *Ibid.*, p. 255-256.

92. *Ibid.*, p. 349.

93. *Ibid.*, p.325.

94. *Ibid.*, p. 325.

ticables les guerres dites nationales».95 En tout cas les dangers de guerre seraient substantiellement diminués pour la simple raison que selon l'auteur, dans la mesure où l'on donne une définition plurielle de la Région permettant à une communauté une «pluralité d'allégeances»,96 formant une Région regroupant un «ensemble d'activités fonctionnelles d'aires diverses»,97 «jamais les habitants d'une région ne se rassembleront dans l'intention de devenir compétitif».98 Pourraient-ils seulement le devenir, vivant dans la structure sociale pluralisée de la sorte dans la représentation de son gouvernement et de son administration? Voilà peut-être pourquoi Rougemont peut énoncer qu'«une région, comme telle, ne sera jamais compétitive».99

La nation ne serait donc qu'un produit, comme la langue, et cacherait le véritable tissu social vivant au rythme des régions des multiples ordres de besoin. La langue nationale serait réductible à la langue de «l'ethnie dominante dans la Capitale» et combattrait, et pour cause, les dialectes des différentes provinces ou «régions linguistiques».100 Loin d'être le ciment d'une nation, la langue serait le principe de dissolution des différents dialectes brimés.101 Or nous avons vu dans notre déconstruction de la langue qu'un dialecte recelait une opération linguistique qui débordait la fonction

95. *Ibid.*, p. 286.

96. *Ibid.*, p. 323.

97. *Ibid.*, p. 322.

98. *Ibid.*, p. 314.

99. *Ibid.*, p. 314.

100. *Ibid.*, p. 316.

101. *Ibid.*, p. 294.

de dénomination et indiquait une authentique dialectique localisée du rapport de l'homme avec le monde. Qu'en est-il donc lorsque nous délaissions le débat langue-nation et que nous abordons la question des rapports qui peuvent exister entre les deux entités primaires du langage et de la région?

### **Le langage et la région: l'exemple du peuple Hopi**

Lorsque nous regardons le rapport conceptuel langage-région nous tombons en terrain vierge dont nul idéologue n'a encore fait son territoire. Au début de mon exposé je vous ai parlé d'un peuple qui ne se percevrait même pas comme nation. Le peuple Hopi, l'ouvrage de Frank Waters intitulé *Book of the Hopi* est très clair sur ce point, ne s'est jamais perçu comme nation: «Yet the curious pattern of continual separation of clans, of founding and abandoning villages, shows that the nature of the people themselves militates against unity and centralisation.»<sup>102</sup> L'unité d'organisation la plus extensive est le clan: «... an inherent repulsion against secular control of any kind and the key to this positive and inherent allergy to unification, organization, and expansion was the clan.»<sup>103</sup> Et c'est précisément ce système de clans qui empêchera, selon Waters l'unification du peuple Hopi dans les années 1900:<sup>104</sup> «The long migrations reveal the inherent weakness in this clan system. The people never viewed themselves as a tribal whole, a chosen people led by a Moses through

102. *Book of the Hopi*, New York, Viking Press, 1963, p. 146.

103. *Ibid.*, p. 146.

104. *Ibid.*, p. 376.

the wilderness to the Promised Land. <sup>105</sup> Par coïncidence le peuple Hopi habite une région naturelle qui ne correspond absolument pas aux divisions des États de l'Union puisque le plateau de 4,000 milles carrés qu'ils habitent est à cheval sur les territoires cotangents du Nouveau-Mexique, de l'Arizona, du Colorado et de l'Utah.<sup>106</sup> Les sept pueblos (villages) constituant la communauté Hopi sont autant de républiques indépendantes unies en confédération pour fin de protection mutuelle, les sept villages parlant une seule et même langue.<sup>107</sup> Enfin le mot Hopi signifie paix;<sup>108</sup> les Hopis ont pour principe religieux et règle sociale l'attitude de non-belligérance absolue. Caractéristique s'opposant à la psychologie des différentes nations colonisatrices qui les envahirent successivement. Voyons un peu le langage de ces hommes ayant vécu doublement en dehors de la psychologie nationaliste (l'unité et la guerre).

Pour ce qui est de la langue, les Hopis parlent un idiome du groupe uto-aztèque;<sup>109</sup> pour ce qui est de leur langage Whorf est formel, il n'a rien de comparable avec le nôtre. Leur écriture étant réduite à quelques pétroglyphes, nous avons affaire selon Waters à une culture non pas orale mais de type gestuel dont le cycle annuel des cérémonies liturgiques est la plus substantielle expression.<sup>110</sup> L'unité de signification de ces danses si différentes des nôtres par leur contenu

105. *Ibid.*, p. 148.

106. *Ibid.*, p. XVI.

107. *Ibid.*, p. 333.

108. *Ibid.*, p. XVII et 368.

109. B. L. Whorf, «Biographie», *op. cit.*, p. 227.

110. F. Waters, *op. cit.*, p. 227.

sémantique<sup>111</sup> n'est pas le nom ou un autre morphème transposé du monde sonore en glyphes mais bien un morphème visuel par l'origine, une figure, une poupée *kachina*, représentant elle-même un déguisement sacré porté par un membre de la communauté. Ces déguisements symbolisent à leur tour les différents esprits qui habitent les étoiles, les montagnes, les plantes, les animaux et autres forces naturelles.<sup>112</sup> Ce ne sont pas des divinités, des déités mais seulement des esprits, des intermédiaires.<sup>113</sup> Ces forces ne sont donc pas universelles (comme le sont les universaux de la langue indo-européenne) ou immortelles. Leur nombre répertorié par les différents anthropologues dépasse les 250<sup>114</sup> ou même les 325.<sup>115</sup> Waters compare la fonction psychologique des kachinas à celle des anges-intermédiaires dans la tradition judéo-chrétienne. Mais il ne dit rien sur la signification globale de ces déguisements multiples dont les masques suivent la transmission héréditaire.<sup>116</sup> Les kachinas apportent aussi des cadeaux aux enfants sages et donnent le fouet aux enfants pas sages.<sup>117</sup> Chez les Hopis l'enfant doit subir obligatoirement une initiation sociale soit dans la société Kachina, soit dans la société Powamu;<sup>118</sup> et l'initiation consiste à apprendre vers l'âge de 6 à 8 ans

111. B. L. Whorf, «Rapports du comportement...», p. 112.

112. F. Waters, *op. cit.*, p. 76.

113. *Ibid.*, p. 203.

114. B. Wright et E. Roat, *This is a Hopi Kachina*. The Museum of Northern Arizona, 1970.

115. F. Waters, *op. cit.*, p. 204.

116. *Ibid.*, p. 205.

117. *Ibid.*, p. 219.

118. *Ibid.*, p. 208.

que les kachinas qui viennent visiter le village tout au long de la deuxième partie de l'année ne vivent pas sur les sommets ouest du mont San Francisco et les lointaines étoiles mais sont des membres de la communauté Hopi déguisés.<sup>119</sup>

Les kachinas sont légions, comme les formes néo-platoniciennes d'un Giordano Bruno.<sup>120</sup> Si elles ont pour principale fonction de faire tomber la pluie qui a valeur d'or dans cette région désertique, elles n'habitent pas moins toutes les forces de croissance, de vibration ou de déplacement. Toute la danse d'ailleurs des cérémonies kachinas repose sur la constante recherche du mouvement propre au magnétisme animal, recherche d'un style discursif bien différent du nôtre. Le discours de ces danses nous apparaît donc comme essentiellement abstrait alors que la force kachina représente une unité significative perçue clairement par le Hopi. Car le but du langage Hopi n'est pas de faire de l'argent avec le temps, comme le fait la langue européenne, mais bien de provoquer la germination.<sup>121</sup> Whorf a bien décrit comment le langage occidental substantialise le monde et comment le langage amérindien voit plutôt l'évènement du monde, la manifestation, l'actualisation, l'acte plutôt que la substance. Les kachinas ne sont donc pas nominatives, elles sont plutôt adverbiales agissant sur le seuil de la Manifestation du monde. Notre langage le plus proche de celui des kachinas est sans doute notre musique classique qui n'opère elle aussi aucune lexation dans sa structuration.<sup>122</sup> Mais

119. *Ibid.*, p. 224.

120. *Ibid.*, p. 203.

121. *Ibid.*, p. 168.

122. B. L. Whorf, *op. cit.*, p. 208.



la signification majeure des cérémonies kachinas échappe à tous les anthropologues qui ont essayé d'en déchiffrer la grammaire et la rhétorique. Et ce n'est pas parce que le lexique est perdu; c'est tout simplement que les Hopis ont vécu l'expérience linguistique autrement que nous. Ils se sont orientés autrement dans leur découpage de la réalité. Prisonniers, comme nous le sommes nous aussi, de leur inconscient linguistique, il sont incapables eux-mêmes de nous expliquer le statut métaphysique et le rôle social primordial des kachinas dans l'écriture de leur Histoire: «While any Hopi can describe in detail the costume, songs, dance steps of a great number of Kachinas he remains comfortably vague on the subject of their relations to the forces of the universe, the nature of their power, and the fate of the soul after death.»<sup>123</sup> Par exemple, pour eux la fumée de tabac, contrairement à nous, peut faire office de signature dans l'éther.<sup>124</sup>

Nous allons voir maintenant et c'est là que je voulais en venir comment le concept de nation a pénétré récemment le peuple Hopi en convertissant systématiquement certaines unités significatives de leur vision de la région naturelle qu'ils habitent.

Nous pensons que les Hopis sont venus en Amérique par la porte de l'Est à peu près vis-à-vis l'Amérique centrale. Leurs légendes concernant leur origine décrivent un réseau géométrique complexe de migrations sur le continent. Ils ont toujours eu la certitude que cette terre leur était prêtée et confiée par les dieux, ils n'ont jamais eu le concept de propriété privée.

123. B. Wright et E. Roat, *op. cit.*, p. 4.

124. F. Waters, *op. cit.*, p. 336.

Chaque clan possédait par le biais de danses et costumes kachinas le contrôle sur un élément de la nature pour le bénéfice de toute la communauté Hopi. C'est après avoir reçu la visite des conquérants et missionnaires espagnols puis celle des amérindiens semi-nomades Navajo, que les Hopis prirent contact avec ce que Frank Waters appelle la civilisation blanche raciste anglo-américaine. Et c'est en 1890 que se produit selon moi l'intervention chirurgicale dans le sentiment d'appartenance au monde des Hopis. En effet, à partir de cette date et pour les années qui suivent, sous prétexte que la tenure communautaire des terres, dépourvue d'égoïsme sain (sic), empêche tout progrès de civilisation, le gouvernement des U.S.A. énonce un projet de lotissement des terres hopies. Nous avons vu plus haut combien la région a le territoire de sa réalité. C'est donc selon un cadastrage de type polygone à l'image des tenures occidentales que l'on va redistribuer les terres. Ce qui n'a aucun sens si l'on tient le moins compte des caractéristiques naturelles de la région. Expliquant aux géomètres blancs que la pluie ne tombe jamais de la même façon dans la région et que par conséquent le profil de la germination varie d'année en année,<sup>125</sup> les Hopis retarderont de quelques années le lotissement. Mais bientôt les commissaires des affaires indiennes, rattachés longtemps au département de la guerre des États américains,<sup>126</sup> ont raison de la définition purement religieuse de l'appartenance à la terre et c'est ainsi que «the arbitrary allotments in severality thus broke up the whole religious and social

125. *Ibid.*, p. 362.

126. *Ibid.*, p. 374.

structure of land tenure.»<sup>127</sup> Il est à noter que c'est à cette époque et pas avant que l'on commence à parler des «Indian Nations».<sup>128</sup>

Mais ce n'est pas suffisant. Cette nouvelle répartition de l'espace physique a des conséquences au niveau du principe de souveraineté. Alors que les Hopis s'étaient toujours gouvernés selon une hiérarchie des clans, chacun gouvernant selon un aspect culturel précis, le lotissement empêche désormais que chaque clan soit souverain pour tout le territoire sur un aspect donné. Le lotissement empêche toute structure sociale à l'image des vases communicants. On impose plutôt aux Hopis une représentation égalitaire, horizontale: on décrète par l'*Indian Reorganization Act* de 1934 l'institutionnalisation des Conseils de tribu comme représentants étatiques exclusifs des peuples amérindiens. On passe ainsi de l'unité-clan à l'unité-village. Ce changement de structure politique profonde fait évidemment qu'il n'y a plus rien de pareil. Les Hopis traditionalistes n'ont pas accepté et n'acceptent pas encore aujourd'hui cette forme d'autorité puisque, à l'image de leur terre, «never in their long tradition had the independent villages entered into an organized relationship with one another».<sup>129</sup> Les Hopis progressistes, eux, accepteront de former ce Conseil politique et d'y siéger. Et ce sont eux qui à partir de ce moment-là vont commencer à parler de la nation Hopi.

En 1943, reléguant aux oubliettes les ententes intervenues autrefois entre les Hopis et les Castillas,

127. *Ibid.*, p. 363.

128. *Ibid.*, p. 374.

129. *Ibid.*, p. 385.

ententes ratifiées successivement par les gouvernements mexicains et américains,<sup>130</sup> on rétrécit le territoire réservé aux Hopis sous prétexte qu'ils n'occupent qu'une fraction du territoire quantitatif alloué, raturant d'avantage par le fait même le caractère qualitatif unique qu'avait le sens de la terre pour l'amérindien. Ceux qui siègeront au Conseil auront bien sûr été apprendre «the mysteries of the English language» dans les écoles de l'État afin de communiquer avec les officiers du gouvernement. Une lettre de protestation datée de 1949 et signée par six chefs Hopis énonce un bien bizarre principe de souveraineté: «We are still a sovereign nation. Our flag still flies...»<sup>131</sup> Dans cette même lettre les Hopis rejettent le traité des Nations de l'Atlantique Nord se définissant comme «independant nation». Ils avaient déjà refusé d'ailleurs la conscription de la seconde guerre mondiale. Mais 4,500 individus (chiffre de 1936) suffisent-ils à constituer une nation indépendante, même avec une unité de langue qui ne porte aucune trace du remodelage majeur que l'on a opéré sur leur expression langagière concernant le sens de la terre d'abord puis la procédure de la souveraineté ensuite. Les Hopis n'ont-ils pas là au contraire les deux conditions permettant l'émergence du territoire national alors que leur territoire régional réel n'a cessé de leur être enlevé et précisément parce qu'il n'était pas reconnu.

En 1960, une seconde lettre titrée justement «Hopi Independant Nation» conteste la validité des

130. *Ibid.*, p. 360.

131. *Ibid.*, p. 395.

instances judiciaires américaines.<sup>132</sup> Les plus récents réquisitoires Hopi s'embourbent dans le nationalisme. Ils demandent même de faire de leur ville sainte Oraibi un monument national.<sup>133</sup> Dans leurs plus récentes prophéties, ils se décrivent eux-mêmes comme faisant partie de l'humanité constituée d'une seule nation sous un seul Créateur.<sup>134</sup> Les Hopis peuvent bien maintenant devenir une nation, c'est cette seule façon qu'on a trouvée de leur offrir une compensation symbolique pour l'appropriation qu'on faisait de leur territoire réel aux fins de la société industrielle (mines d'or, mines de vif argent, puits de pétrole, etc.). Où est la pensée du peuple quand la nation a perdu sa dominante cosmologique et le principe de souveraineté qui lui était propre?

Dans un récent article, Jean-François Bordron souligne à plusieurs reprises le caractère tout à fait régional de la science de la linguistique.<sup>135</sup> Il rejoint par là l'opinion de Benjamin Whorf sur la valeur limitée d'une certaine science occidentale du langage. Pourtant Whorf se serait trompé, selon le jugement du docteur Thierry Baumann, petit-fils de Jung.<sup>136</sup> En effet selon Baumann ce ne sont pas seulement la pensée et le sentiment qui jouiraient d'une structure de type linguistique mais aussi bien la sensation et l'intuition. Toute connaissance du monde serait langage sur le monde. La linguistique, réduite à une province de l'anthropologie philo-

132. *Ibid.*, p. 395.

133. *Ibid.*, p. 406.

134. *Ibid.*, p. 408.

135. «Philosophie et sémiotique» dans Magazine Littéraire, septembre 1977.

136. T. Baumann, «Théorie et pratique de la psychotérapie d'inspiration jungienne», conférence à Montréal, octobre 1976.

sophique, serait encore loin d'avoir fait le tour de la question de la signification. Un dernier exemple montrera l'immensité de l'horizon à combler entre les nations qui ont développé le culte de la langue et la signification que l'habitant de la région donne à un environnement pour lequel il n'existe aucune forme de représentation politique.

Nous n'avons encore pas de meilleurs moyens que la définition de la langue lorsque nous voulons circonscrire une région culturelle. C'est ce que fait encore Emmanuel Le Roy Ladurie lorsqu'il se penche sur l'histoire des habitants de Villefranche-de-Rouergue; il prend l'adoption du latin parlé par les habitants de la région qu'il définit comme «la modalité rouergate de l'occitan».<sup>137</sup> Que peut-il faire d'autre? Mais essayons d'embrasser, comme le voulait Whorf, ne serait-ce qu'un fait langagier précédant la langue et ne déversant pas son contenu symbolique dans celles-ci. L'aigle, si cher aux rituels hopis, fut adopté inconsciemment mais rationnellement dirait Whorf, dans les drapeaux du Mexique et des États-Unis.<sup>138</sup> Symbole de puissance et de suprématie, l'aigle hopi a servi l'expression des nations colonisatrices: une image vaut mille mots, un fait de langage oriente mille noms. Voici l'anti-drapeau hopi: un timbre que les U.S.A. ont pétrogllyphé à la mémoire Hopi.<sup>139</sup> La dénomination est fautive, l'expression «Pueblo Art» réduisant l'appartenance du symbole à une collectivité fantôme qui aurait son principe d'organisation dans un type de maison (pueblo:

137. E. Le Roy Ladurie, *Histoire des habitants de Villefranche-de-Rouergue*, Paris, Seuil, Préface, p. 5.

138. F. Waters, *op. cit.*, p. 46.

139. Timbre imprimé aux U.S.A., valeur de 13¢, sans date.

maison de terre cuite au soleil). La jarre d'eau précieuse n'est pas moins là avec la représentation de ce qui est probablement une déité du clan des deux cornes. Que signifie une jarre sur un timbre? Certainement pas davantage qu'une nation sur un territoire. Les frontières nationales sont de pures abstractions pour la reconnaissance desquelles les nations modernes se sont entretenues. Quelle est la place d'un timbre dans le système d'une langue? Ne peut-on y voir là l'indice que la langue n'est qu'un mince précipité de langage, et que viendra peut-être le jour, jour prophétisé par Whorf, où nos langues se confondront d'une région à l'autre, laissant la communauté des hommes s'abîmer désespérément dans des danses nationalistes vidées de leur langage effectif. La question de la souveraineté d'un peuple n'aurait donc rien à voir en droit avec son nationalisme, contrairement à la définition donnée en début d'exposé. A beau danser pour s'étourdir celui qui ne sent plus sa terre sous ses pieds!